

ressources ; et comme elle est trop fière pour demander à quelqu'un quoi que ce soit, il est à craindre que demain elle n'ait pas de pain à donner à ses enfants.

— Mon Dieu, mon Dieu ! gémit le jeune homme.

— Vous avez bien fait de venir, reprit M. Douillon ; vous ne vous êtes pas trompé en pensant que la comtesse et ses enfants avaient besoin d'être secourus et peut-être même protégés.

L'avoué s'arrêta et parut réfléchir.

Etienne le regardait fixement, avec inquiétude.

— Monsieur, fit-il, je vois sur votre visage, dans vos yeux, que vous ne m'avez pas tout appris, qu'il y a encore quelque chose que vous hésitez à me dire... Ah ! je vous en prie, au nom de ces trois malheureux abandonnés, ne me cachez rien.

— Non, répondit M. Douillon, je ne puis vous dire cela, je n'en ai pas le droit ; d'ailleurs, c'est une chose que j'ai apprise il y a deux jours, indirectement, et qui peut-être est fautive.

— Mais, monsieur, vous faites naître en moi une angoisse mortelle !

— Non, non, rassurez-vous, monsieur Denizot, vous êtes à Grenoble, dans quelques heures vous serez aux Bergères, la comtesse et ses enfants n'ont plus rien à redouter.

— Ainsi, monsieur, comme vous le disiez tout à l'heure, j'ai bien fait de venir ?

— Oui.

— Voyons, monsieur, est-ce que la comtesse et ses enfants courent quelque danger ?

— Je ne sais pas... Monsieur Denizot, vous êtes venu principalement pour décider Mme de Verdraine à retourner à Saint-Amand, près de ses parents ?

— J'ai eu l'honneur de vous le dire, monsieur.

— Eh bien, vous n'aurez, je crois, aucune difficulté à obtenir de la comtesse ce que vous désirez.

— Pourquoi croyez-vous cela ?

— Pourquoi ! D'abord parce que, comme je vous l'ai dit, Mme la comtesse de Verdraine est sans ressource ou le sera bientôt ; ensuite parce qu'elle ne peut plus demeurer aux Bergères, et je suis convaincu qu'elle a songé déjà à prendre ses dispositions pour s'en éloigner.

— Je comprends, la ferme des Bergères venant d'être vendue.

— Voilà, monsieur ; d'autant plus que les Bergères et aussi le domaine de Verdraine ont été adjugés à ce M. de Miray que je viens de vous parler.

— Cet homme serait-il donc un ennemi de la comtesse ?

— Elle a peut-être quelque raison de se défier de M. de Miray. Je vous ai renseigné aussi bien qu'il m'était possible, monsieur Denizot ; et si rien ne vous retient aujourd'hui dans la ville, rendez-vous sans retard aux Bergères. Dans la situation où se trouve la comtesse, on ne peut pas savoir quels événements peuvent se produire.

— Monsieur, il y a toujours cette chose que vous ne me dites pas.

— C'est à Mme de Verdraine à vous l'apprendre, si elle le veut proposer.

— Je vous remercie, monsieur, je vous remercie mille fois pour votre cordial accueil.

— Je le devais à un homme qui m'inspire une vive sympathie.

L'avoué, tendant sa main à Etienne, ajouta :

— Rappelez-vous de moi à l'occasion, monsieur Denizot ; je serai entièrement à votre service.

— Encore une fois, merci, monsieur.

Le jeune homme sortit de la maison de M. Douillon très étonné. Quelle était donc cette chose que l'avoué lui avait dite, qui était ou pouvait ne pas être ? Evidemment il y avait là quelque mystère ; mais Etienne n'essaya pas de l'appréhender ; il n'avait pas de temps à perdre en réflexions stériles. Il se hâta ainsi que le lui avait conseillé M. Douillon, se rendant sans retard auprès de la comtesse.

— Cependant, comme il n'avait fait la veille que deux mauvais repas et qu'il se sentait l'estomac creux, il entra dans un

restaurant et déjeuna très vite. Ensuite il se rendit chez un loueur de voitures qu'on lui indiqua et fit prix avec lui pour le conduire à la ferme des Bergères.

Il arriva à la ferme vers trois heures de l'après-midi.

Mme Verdret et Marianne causaient dans la cour, assises à l'ombre. Inutile de dire que le sujet de leur conversation très animée était la comtesse et ses enfants.

Etienne s'avança vers elles.

— Monsieur, que désirez-vous ? demanda la fermière.

— Je viens voir Mme la comtesse de Verdraine ; je suis de Saint-Amand-les-Vignes, et suis envoyé vers elle par ses parents.

Les deux femmes levèrent leurs bras vers le ciel.

— Malheureusement, monsieur, répondit Marianne avec un profond accent de tristesse, Mme la comtesse n'est plus ici.

— Elle n'est plus ici ! s'écria le jeune homme en pâlisant ; mon Dieu ! qui m'apprenez-vous ? Mais où donc est-elle ?

— Hélas ! monsieur nous l'ignorons, et vous nous voyez à cause de cela fort en peine.

— Vous l'ignorez ! balbutia Etienne éperdu ; mais les enfants, les enfants ?

— Mme la comtesse les a emmenés.

— Et vous ne savez pas où elle est allée ?

— Hélas ! non.

— Mais elle donc partie sans rien dire ?

— Sans rien dire, monsieur, et sans que l'on se soit douté de son projet.

— Quand donc est-elle partie ?

— La nuit dernière vers deux heures du matin.

— La nuit dernière, à deux heures du matin, répéta Etienne dont l'agitation allait toujours croissant ; voyons, je cherche à comprendre, il faut que je comprenne... Une voiture est venue prendre Mme la comtesse et ses enfants, je saurai par le conducteur de cette voiture où il a conduit ses voyageurs.

— Vous ne saurez rien, monsieur, répondit la fermière ; vous ne saurez pas plus que nous ne savons, nous ; pas plus que M. de Miray qui, espérant rejoindre Mme la comtesse, est allé à cheval presque jusqu'à Saint-Marcellin.

Au nom du nouveau propriétaire des Bergères, Etienne avait tressailli.

— Mon Dieu, madame, dit le jeune homme que l'angoisse dévorait, je vous en prie, expliquez-moi...

— Voici la chose, monsieur : Sans avoir rien dit ni à Marianne, sa vieille servante, ni à mon mari, ni à moi, ni à personne, Mme la comtesse est partie à pied avec Georges et Edouard et il nous a été impossible de savoir de quel côté elle est allée.

— Ma pauvre maîtresse, mes pauvres mignons ! s'écria la vieille servante en pleurant.

— Et vous ne savez pas, vous ne soupçonnez pas la cause de ce départ précipité, presque mystérieux ? demanda Etienne.

— Non, nous ne pouvons pas deviner quelle idée a pu passer tout à coup par la tête de madame la comtesse.

— Elle ne sait pas, mais je sais, moi, murmura la vieille servante entre ses dents.

— Toujours est-il, monsieur, continua la fermière, qu'elle est partie comme ça, à pied, au milieu de la nuit noire... Je vous demande un peu si c'était raisonnable, si ce n'était pas folie ! Quelle fatigue pour les pauvres petits ! Georges, passe encore, mais Edouard, un enfant de quatre ans !

— Il faut que le nouveau propriétaire des Bergères, M. de Miray, dont vous me parliez tout à l'heure, ait chassé Mme la comtesse de Verdraine ! dit le jeune homme d'une voix sourde.

— Oh ! ne croyez pas cela ! exclama la fermière ; M. de Miray, notre nouveau maître, est bien le meilleur des hommes, et il est désolé que Mme la comtesse soit partie.

La vieille Marianne eut une expression de physionomie accompagnée d'un clignement d'yeux qui signifiait :

— Quand je serai seule avec vous, j'aurai quelque chose à vous dire.

— Ah ! fit le jeune homme, qui avait compris.